

Joanne Simon

Avenue Spadina

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Joanne Simon, 2016

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

*À mes enfants,
Inventer une histoire est magique, la
partager est sublime.*

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

Une seconde promotion en moins d'un an ! J'en suis encore toute excitée. Et dire qu'il y a quelques mois à peine, je me questionnais sans cesse sur mon avenir. L'ambition m'obsédait totalement, et je passais mes journées à chercher une occasion de me démarquer de la masse. Je voyais le journal que je lisais comme une excuse pour trouver un filon. Si je partais en voyage, je rêvais d'utiliser les informations des visites touristiques comme un tremplin vers la gloire. Chaque conversation avec les personnes qui m'entouraient risquait de me fournir un « élément susceptible de m'amener plus loin ». Résultat : je ne retirais aucun plaisir de mon quotidien ni à voyager ni à communiquer avec les gens. Ma vie était devenue une hantise, un acharnement, une quête obsessionnelle de la carrière à la mesure de mon idéal.

Bien entendu, j'exagère, mais à peine. C'est vrai ! Nous, les jeunes professionnels, désirons plus que tout au monde prendre

notre place au soleil, comme ceux qui nous ont précédés. Pourquoi pas ? Cela semble tout à fait logique, le juste retour du balancier. Ce n'est pas fou, si l'on croit que le destin travaille selon une certaine forme de justice. Mais au risque de décevoir bien des rêveurs, la réalité s'obstine à démontrer que c'est un mythe, malheureusement.

Quoi qu'il en soit, je vais beaucoup mieux maintenant et j'ai cessé de m'acharner à ressortir du lot. En fait, je dois avouer qu'enfin, les planètes sont alignées pour que ma vie prenne l'orientation que j'ai toujours souhaitée. Ou est-ce que j'ai simplement appris à faire équipe avec l'univers, au lieu de m'y opposer sans arrêt ? Je ne saurais le dire pour l'instant.

L'aventure qui suit a abouti il y a quelques mois à peine. Avant, j'avais la prétention, comme la plupart des gens, de pouvoir lire les états d'âme de mon entourage. Avec le recul, je dois admettre en toute humilité que j'étais aussi aveugle qu'une taupe. Cette erreur d'interprétation a d'ailleurs saboté plusieurs de mes décisions. La transformation s'est produite de manière

plutôt draconienne, sans cheminement par étapes ni évolution graduelle. Comme je vais le raconter en détail, cette tragédie majeure dans mon quotidien a suffi à m'ouvrir grand les yeux sur la face cachée des gens.

Au départ, cet immeuble à condominium n'indiquait rien de particulier. En fait, ce sont les gens qui l'habitent qui forgent son histoire. Un simple vol en série a suffi, rien de plus. Et les petits incidents insignifiants du début se sont transformés en drames irréparables. Nous avons cette étonnante faculté, paraît-il, de nous adapter aux pires situations. Et c'est vrai.

Pendant ces quelques jours, j'ai vu l'humain à son meilleur, lorsqu'il cherchait son équilibre sur la corde raide. Et je l'ai observé à son pire, dans la souffrance. Je ne me considère pas au-dessus de la mêlée, puisque j'ai participé à la tragédie. Le point de départ de cette semaine effrénée n'est rien d'autre qu'une transaction secrète entre deux personnes. Ensuite, les revirements se sont enchaînés, laissant sur leurs passages des esprits troublés, des cœurs brisés et des relations malsaines. Chacun s'est débattu

pour sauver sa peau, mais comme dans le sable mouvant, les tentatives pour s'en sortir nous ramènent parfois vers le fond. C'est à ce moment précis que certaines personnes ont agi comme des guides, exactement comme les phares qui veillent sur les marins. Voyant l'espoir pointer, nous nous sommes accrochés à la lumière. Certains ont réussi, d'autres ont frappé le récif et ont gagné en maturité, ou alors y sont restés.

L'enquête policière projette les quatre familles dans la tourmente. Sept jours ont suffi pour transformer à jamais ces gens ordinaires. Une semaine, c'est court pour changer une vie, quand on y pense. Mais c'est amplement suffisant.

Cette histoire m'a ébranlée, et je crois qu'elle peut ouvrir bien des yeux clos. Elle n'est pas banale, même si tous ceux que nous suivons dans ce récit sont des gens ordinaires. On pourrait facilement y reconnaître son coiffeur, un confrère de travail, ou un voisin de palier, en somme, ceux que nous côtoyons tous les jours. L'aventure que je m'appête à raconter met en scène l'humain, dans les deux versions : la

façade et la profondeur.

Elle débute en toute simplicité... comme si
tout allait bien.

MARDI

1. LA RENCONTRE

L'histoire commence un mardi après-midi ensoleillé, même si en réalité, la trame sous-jacente se joue depuis des mois, voire des années. Une intrigante forme humaine marche sur le sentier asphalté qui sillonne ce magnifique coin de nature urbaine. La végétation luxuriante invite à la promenade, mais cette personne n'admire pas le paysage comme les autres. Colonne vertébrale droite, mains dans les poches, la silhouette remarque à peine ce qui l'entoure. Sa démarche est saccadée, presque militaire et l'individu enfonce sa tête entre les épaules pour se couper de l'environnement. Même un œil averti n'arrive pas à discerner si cette silhouette est féminine ou masculine.

Le personnage est coiffé d'un élégant chapeau Fedora gris souris garni d'un ruban blanc, et d'un manteau long classique anthracite, le tout assorti à un flâneur tan. Habituellement, ces caractéristiques pointeraient vers un individu qui se mélangerait parfaitement à une foule, si ce

n'était de ce sacré soleil qui chauffe sans laisser le moindre répit. À cette heure de la matinée, et en particulier par beau temps comme aujourd'hui, le parc est achalandé et les visiteurs qui déambulent dans ce décor paradisiaque affichent toutes les tenues possibles. Sauf un trench-coat. Avec un mercure qui avoisine trente degrés, cette caricature pourrait émaner directement d'un film d'espionnage.

Pourtant, on ne semble pas le remarquer. Sans doute que les gens ont mieux à faire que d'observer l'ensemble trench-coat-chapeau Fedora. C'est un mardi ordinaire et autour, on flâne étendu sur l'herbe, le regard perdu sur les voiliers amarrés à leurs taquets, valsant à peine au rythme des vaguelettes qui viennent mourir sur leur coque. Droit devant se déploie un horizon qui mérite décidément qu'on s'y attarde. Il s'affiche de tout son long, avec le fleuve qui tente tant bien que mal d'avaler le lac Ontario pour aller le reconduire à la mer. Les champs d'éoliennes de Marysville sur l'autre rive ajoutent une note écolo à ce tableau déjà enchanteur, prouvant que le progrès technologique

s'adapte merveilleusement bien au décor.

L'individu asexué est aveugle à ce qui l'entoure. Sa marche militaire terminée puisqu'il a atteint son objectif, il prend place rapidement sur l'un des bancs alignés, choisissant le plus éloigné. Tout porte à croire que le moment n'est pas à la socialisation. Il scrute les environs, tendu, changeant constamment de position sur son siège, mais prenant bien soin de garder les mains enfouies au fond de ses poches.

Tout près de l'individu, le paysage s'acharne à attirer l'attention en affichant une autre merveille. L'eau gicle et étincelle sous le soleil de plomb, le bruit qui l'accompagne sonne comme une musique à l'oreille. Pourtant, l'arche de la fontaine de la Confédération ne l'impressionne guère. La structure est là, exposée à son champ de vision et c'est tout ce qui importe. Son but n'est pas de l'admirer, c'est son point de repère. La rencontre doit s'effectuer à cet endroit précis. À ce moment précis.

Le regard bien terré derrière des lunettes noires presque opaques, chacun des passants est scruté méticuleusement. Ce n'est pas

facile de s'y retrouver, ces touristes portent tous un sac à dos ou un fourre-tout. Son rendez-vous a bien spécifié qu'il se mélangerait à la foule. Donc, c'est difficile de croire qu'il sera affublé d'un Fedora et d'un trench-coat.

« Vraiment ? C'est ce que vous avez trouvé de mieux à vous mettre sur le dos ce matin. Hum... trop de films d'espionnage... » Comme s'il était apparu de nulle part, son rendez-vous s'installe sur le banc. Une distance raisonnable les sépare, comme deux étrangers s'assoient de façon systématique.

Pour la première fois depuis son arrivée, le chapeau Fedora se soulève, révélant le visage du personnage incognito au nouvel arrivant. Les regards s'échangent attentivement, et le silence perdure pour un moment. Par cette tactique, on caresse l'espoir de lire dans les yeux de l'autre un compte-rendu exact de son profil psychologique. Dans une situation semblable, tous les indices sont analysés et le cerveau a la lourde tâche de décider ça va, ou ça ne va pas du tout. La crainte d'avoir fait un mauvais choix est omniprésente, et faire

demi-tour est toujours une option. Enfin, ce serait pour le moins aberrant. Mais oui, en théorie, il peut battre en retraite. Quitter ce magnifique parc les talons aux fesses est encore une alternative.

Même si le chapeau montre des signes de vie, le trench-coat ne bouge pas et les flâneurs sont bien ancrés sur le sol. Ces détails révélateurs ne mentent pas, l'instant est dramatique et l'enjeu est de taille. L'inconnu dévisage toujours le nouvel arrivant, sans aucune gêne, de la tête aux pieds. Peut-être est-ce l'effet de surprise qui lui fait oublier les bonnes manières, le : « bonjour, comment allez-vous » initial. Pourtant, tout se passe comme prévu, ils ont planifié cette rencontre depuis plusieurs semaines. Six, exactement. Rien n'explique ce visage fermé, agressif à la limite. Donc, pour quelle raison le personnage incognito montre-t-il cet agacement ?

Bien entendu, un intermédiaire a procédé aux premiers contacts. C'est souvent le cas dans ce genre de situation. Quelqu'un connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un. Après plusieurs échanges avec la personne source

dans le but de s'entendre sur un prospect fiable, les caractéristiques recherchées semblaient correspondre aux désirs des deux parties. Les termes de la transaction acceptés, chacun savait à quoi s'attendre. Pas trop de détails, il ne sert à rien d'envahir la vie privée de l'autre, du moins pour l'instant. Par la suite, la procédure a été discutée sous toutes les facettes, rien ne devait être laissé au hasard. Les erreurs peuvent s'avérer très coûteuses dans ce genre de situation.

Finalement, la personne au Fedora se lance et explique en termes clairs la raison de sa réticence. « Je ne m'attendais pas à voir une femme » — son regard est glacial et il ne bronche pas.

En effet, le tableau est pour le moins évident, les atouts féminins de la nouvelle arrivante s'épanouissent sous le soleil radieux. La grande blonde porte les cheveux remontés en un chignon faussement négligé, et les mèches libres qui encadrent son visage lui donnent un air bohémien. Mais ce ne sont pas ses cheveux qui attirent l'attention à première vue. Un décolleté se découvre sous une camisole blanche, subtilement révélé

sous les bordures d'un cardigan couleur sable en mélange de matières légères. Un short beige décontracté met en valeur ses jambes bronzées, et des sandales plates en cuir arborant le logo doré MK complètent la tenue. À l'épaule, elle porte un grand sac à main en tissu corail, d'où sort l'extrémité d'un rouleau de papier trop long.

« À quoi vous attendiez-vous, au fait ? Un homme ? » répond-elle en affichant un sourire éclatant qui démontre que pas un brin d'anxiété ne la tourmente en ce moment. « Vous auriez peut-être dû préciser, c'est un détail à ne surtout pas négliger » —, elle dépose le grand sac à main sur ses cuisses.

La femme a l'habitude, et elle semble s'amuser devant la personne froide et contenue qui est assise à quelques centimètres d'elle. Se sentant analysée et évaluée — elle ressent de l'indifférence avec l'expérience —, son regard se porte vers la fontaine qui éclabousse le grand arc, puis vers la marina remplie au maximum de sa capacité à cette période-ci de l'année. Elle a tout son temps, et de toute évidence, elle a affaire à une personne expérimentée en la

matière.

Le chapeau Fedora pivote lentement sur son axe, on devine que le regard qui se cache dessous pointe maintenant vers l'arrière, à la recherche d'une menace, ou d'une présence un peu trop curieuse. La blonde jette un œil sur sa montre et laisse échapper un soupir. Rien ne presse, c'est juste que du temps perdu ne peut jamais être rattrapé. Avec l'expérience, elle a développé la drôle d'habitude d'associer les minutes aux dollars.

Dans la direction où pointe le chapeau Fedora se dresse un colosse qui impose le respect par sa stature. L'hôtel de ville de Kingston semble garder un œil bienveillant sur le parc qui s'étend devant lui. Même sans savoir que ce monument est désigné lieu historique national, on comprend que sa présence inspire le respect. Le portique central en maçonnerie accueille les visiteurs, et le majestueux dôme qui se dresse au beau milieu du bâtiment attire les coups d'œil admiratifs. Comme bien des structures chargées d'un passé légendaire, le monument invite les gens à s'y réfugier, peut-être pour se protéger des agressions parfois hostiles du

quotidien. Cela rappelle l'effet rassurant d'un lieu de culte.

La personne au trench-coat ne l'a pourtant pas visité. Peut-être n'est-ce pas le bon jour, aucun besoin d'être réconforté. Le fait que, pour un temps, cette imposante bâtisse ait abrité les locaux des forces de police et la prison est ironique. Cette pensée ne lui traverse pas l'esprit pourtant. Il ne vit pas dans le coin, et si tout fonctionne bien, il ne restera plus aucune trace de son passage dans une quinzaine de minutes.

Après quelques secondes qui semblent durer une éternité, le Fedora bouge, un autre mouvement, vers la blonde cette fois. « Est-ce qu'on peut procéder, comme prévu ? Je suis pressé, alors si vous acceptez... » — d'un signe des yeux, il désigne le sac à main.

« Je patiente ici pour la même chose que vous ! J'ai tout mon temps, mais je consens sans problème à vous donner ce que vous voulez. Vous ne le regretterez pas... satisfaction garantie ! » rigole-t-elle, malgré le visage impassible de la personne immobile près d'elle. Elle se sent parfaitement à l'aise avec cette situation incongrue.

La jolie blonde connaît son métier à la perfection, et dans le domaine, on la qualifie de « dure à battre ». Elle a acquis son expérience au prix de longues nuits blanches. La volonté de rehausser son niveau de vie l'a poussée à persévérer malgré les déboires qui ont pavé son cheminement. Mentir sur ses vraies activités était difficile au début, mais avec le temps, elle a développé une surprenante facilité à trafiquer sa réalité. Maintenant, l'illusion fonctionne presque sans faille. Son existence clandestine cohabite en parfaite harmonie avec son quotidien.

La main gauche de l'inconnu glisse lentement vers la poche du même côté et une enveloppe blanche émane du trench-coat. Pendant toute la procédure, le visage inconnu reste impassible. « C'est le montant convenu, tout y est, vous pouvez vérifier » —, il tend l'enveloppe avec discrétion, à l'abri des regards.

La blonde au décolleté saisit le document d'une main ferme, sans hésitation. Quelques secondes lui suffisent pour confirmer que le compte y est.

« D'accord, cessons les politesses et procédons » —, elle ouvre le grand sac à main.

Son sourire infatigable toujours présent, elle dégage le rouleau de papier de son sac et le tend à l'étrange individu.

« C'est parfait. Tout semble convenir » —, le personnage place le rouleau à l'intérieur de son manteau, discrètement.

Sur ces paroles qui n'invitent pas à la conversation, l'inconnu au trench-coat se relève rapidement et part dans la même direction qu'à son arrivée. Son pas est saccadé, presque militaire, depuis le début, et bien entendu, aucun regard n'est posé sur la fontaine qui jaillit sous l'arc de la confédération ni sur la marina qui respire l'air des vacances. Et encore moins sur l'ancien berceau de la prison. Le personnage asexué n'a aucune envie de revoir l'hôtel de ville de Kingston. Cette journée atroce est terminée. Retour à la maison. Mission accomplie.

MERCREDI

2. GABRIELLE

« Toujours plein à craquer ici ! Pourtant, c'est mercredi ! Pourquoi est-ce que je m'étonne ? Ton menu est délicieux, Mathieu. Le tartare de saumon m'appelle depuis ce matin ! J'ai bien essayé de résister, mais peine perdue, je capitule ! » lance Gabrielle au propriétaire du bistro.

Pendant qu'elle pose son ordinateur sur la minuscule table ronde, la chaleur intense lui fait presque regretter son choix dans le jardin extérieur. Mais sa routine a raison de la canicule. Jusqu'à ce que l'automne la chasse de son coin de paradis, ses séances d'écriture se passeront à l'air libre. Elle a tout de même de la chance d'occuper sa table préférée avec cette cohue. Heureusement pour elle, les Torontois préfèrent le confort du climatiseur.

Mathieu Mills prend soin de lui présenter la chaise, dont le bois est rongé par les années. Le mobilier a l'âge du propriétaire, qui préférerait faire l'acquisition d'objets qui ont du vécu pour son commerce. Elle s'assoit tranquillement en poursuivant. « On dirait

que les affaires vont bien ! Depuis quelques semaines, l'achalandage augmente. Tes efforts sont récompensés », — Gabrielle pose la main sur le bras de Mathieu pour le féliciter chaleureusement.

« Oh ! Gabrielle, tu sais, je dois en servir des soupes pour boucler les fins de mois. Mais, tu as raison, la situation s'améliore. Si c'était aussi simple en amour ! » raconte-t-il sur le ton de la confiance.

Le sourire amical de Mathieu rassure Gabrielle, qui connaît bien la sensibilité du restaurateur. Elle choisit de ne pas le questionner aujourd'hui, et il poursuit. « Un nouvel article à préparer ? Tu travailles sur quoi cette fois ? » — il jette un regard distrait sur l'ordinateur.

La terrasse extérieure dégage presque un air des tropiques. Les plantes disséminées stratégiquement forment un écran agréable autour de la cour. L'échantillonnage impressionne, et révèle la passion du propriétaire pour l'horticulture. Eucalyptus, bananier, magnolia, hibiscus, palmier, laurier et olivier sont groupés entre les îlots de tables et le long des palissades qui délimitent le

périmètre. La place dégage un parfum d'intimité qui incite aux confidences, ou à la détente après les heures intenses dans les bureaux de Toronto.

Le décor plaît à Gabrielle, il l'inspire et la fait revenir jour après jour. Le gigantesque auvent rayé blanc et bourgogne s'étend au-dessus d'une partie de la surface. Il s'interpose entre les clients et le soleil ardent de ce mois d'août particulièrement radieux. On voit le décor des îles à une différence près, puisque le lac Ontario dans toute sa splendeur remplace l'océan. Peu importe, étant donné qu'elle déteste la mer.

Le plan d'eau se retrouve à sept minutes de marche, même chose pour sa copropriété. La journaliste ne quitterait pour rien au monde son éden torontois. Les éléments sont réunis pour simplifier sa vie. Certaines complications s'accrochent, mais la situation devrait se rétablir graduellement, croit-elle avec ferme conviction.

Elle s'adosse à la chaise en bois, qui craque à chacun de ses mouvements, et relâche un soupir de soulagement. Enfin de retour dans son cocon, prête à aligner des

mots pendant deux bonnes heures.

« Tu sais Mathieu Mills, je pourrais t'engager comme consultant. L'histoire, c'est ton domaine ! Imagine mon sujet... les obélisques ! Tu connais... celui de la place de la Concorde à Paris, et celui de Washington. Je dois pondre un article culturel. Mais tu t'en doutes, je rêve d'y ajouter des détails croustillants et de faire des éclats », — elle lance un clin d'œil taquin au restaurateur.

« Oui ! Je comprends... un peu comme Dan Brown et le Symbole perdu ! Avec une conspiration diabolique et tout le tralala ! En attendant, ton éditeur te permet de voyager, et pas dans les endroits les plus laids ! Je suis convaincu qu'un jour, tu trouveras quelque chose à te mettre sous la dent. Mais je peux te faire patienter avec mon tartare ! » termine-t-il, en pressant affectueusement l'avant-bras de Gabrielle.

Souriante, elle le regarde distraitement se diriger vers les nombreux clients. Il lance une formule amicale de salutation à l'un, deux ou trois mots d'encouragement à l'autre, ou une tape sur l'épaule au passage. En le voyant se mêler aussi naturellement aux gens, il est

difficile de croire que Mathieu refoule une timidité extrême.

Gabrielle patiente pendant que son ordinateur met tout en branle pour lui afficher l'ébauche de son article, la messagerie de son portable ramène ses pensées loin du restaurateur attentif.

Bastien : Dans le jus, je vais arriver tard pour souper, love

Gabrielle : OK je vais t'attendre baby

La jeune femme est encore affectée par le coup de foudre qui l'a atteinte sans avertissement, et sa vie amoureuse respire le bonheur. Elle se remémore les premiers instants de leur rencontre, et n'y croit presque pas : déjà un an. Leur relation montre pourtant les signes d'un couple mature. Bastien Trahan n'a mis que quelques jours pour emménager chez Gabrielle, et depuis, leur quotidien s'est radicalement transformé. Ils dorment ensemble, prennent leurs repas ensemble, font le ménage ensemble et regardent la télévision ensemble. Rien ne presse, la routine s'installera bien assez vite, penseraient certains couples amers. Pourtant, ils tiennent tous les deux à

ces moments partagés, et si c'était à refaire, ils opèreraient exactement pour les mêmes choix. Lorsque Gabrielle voyage à l'étranger pour son travail, elle ressent un intense vide dans les entrailles, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant. Le séduisant ingénieur de trente et un ans lui manque douloureusement dans ses moments d'absence.

En souriant au message texte, elle range son téléphone cellulaire et attaque énergiquement le clavier. Elle est déterminée à faire avancer son travail en éliminant toute source de distraction. Les recherches pour ses articles culturels la passionnent, une fois qu'elle se concentre sur le sujet, les heures s'écoulent rapidement. Rien ne vaut la sensation d'être immergée, même intégrée dans l'histoire. Les sites centenaires, parfois millénaires, lui rappellent sans arrêt que la vie s'écoule trop vite et que le passage de l'humain n'est qu'une variable insignifiante dans l'équation de l'univers.

« Les priorités doivent être établies rapidement. Pourquoi perdre un temps précieux à jongler avec les doutes et les incertitudes, qui ne font que miner notre

esprit et nous empêcher d'évoluer ? » pense Gabrielle avec l'assurance d'une personne mature. Sa philosophie : avancer vers nos objectifs et ne jamais regarder derrière. La jeune femme, fidèle à ses convictions, a d'ailleurs adapté son style de vie, et il reflète sa pensée. Sans même le réaliser, elle a appliqué ces règles à la lettre avec son amoureux. Bastien partage cette conception du monde et l'harmonie règne en maître sous leur toit.

Les touches du clavier s'activent et les premières lettres apparaissent à l'écran. La plupart des informations qu'elle récolte depuis des mois pour son article la captivent. Elle est fascinée par l'histoire du morceau de granite rose qui révèle ses secrets graduellement chaque jour. L'obélisque de la place de la Concorde n'est pas une simple pierre : 23 mètres de haut, 222 tonnes, il date du 13^e siècle av. J.-C.. Et l'Égypte décide d'en faire cadeau à la France parce qu'un égyptologue français a été le premier à décoder les hiéroglyphes qui l'ornaient. En échange, la France offre une horloge... qui ne fonctionne pas.

« L'histoire me stupéfie, j'ose à peine imaginer ce qu'on retiendra de notre époque ! » songe-t-elle. Elle a en tête, les meilleurs coups de ses contemporains, comme les pires.

Ses pensées reviennent abruptement à la réalité lorsqu'elle remarque que son ordinateur ne reçoit plus les courriels. Habituellement, ce genre de problème la ferait sortir de ses gonds, mais pas aujourd'hui. Gabrielle a des qualités à la tonne, mais la patience n'en fait définitivement pas partie. Bien des choses ont changé depuis les douze derniers mois. L'arrivée du séduisant ingénieur en informatique dans son quotidien n'a pas que stabilisé sa vie amoureuse. Windows est devenu un ami, au lieu de l'éternel adversaire à terrasser. Mon beau chéri s'en chargera ce soir, se rassure-t-elle en poursuivant son travail sans un brin d'anxiété.



La porte du restaurant s'ouvre lentement sur une cliente, faisant résonner la clochette au passage. D'un geste automatique, Mathieu lève les yeux, admirant la beauté qui vient de

franchir le seuil. Plusieurs l'ont aussi remarquée, le silence qui s'installe pendant quelques secondes dans la salle à manger en témoigne. La timidité de Mathieu l'empêche d'écouter ses instincts et d'accourir au-devant d'elle, comme il le fait pourtant avec tous les clients. Il préfère laisser s'écouler les dix secondes de contemplation des observateurs, qui ont suspendu momentanément leur fourchette entre ciel et terre pour déshabiller des yeux la nouvelle arrivante.

Par contre, la demoiselle n'est aucunement impressionnée par ce soudain débordement d'attention et se dirige d'un pas assuré vers Mathieu, hochant la tête de temps à autre pour saluer les regards insistants.

« Bonjour Mathieu ! Est-ce qu'il reste une petite place pour moi ? Mais quelle foule... et pourtant c'est le milieu de la semaine », — elle prend le temps de jeter un coup d'œil autour d'elle, consciente d'être le centre d'intérêt du moment.

« Bonjour Florence ! Comment vas-tu ? Viens par ici, tu vas aimer cette table. Beaucoup de boulot ces temps-ci ? »

demande le restaurateur en présentant le siège à la jeune femme.

La demoiselle respire la confiance en elle et l'assurance. Chacun de ses mouvements semble étudié et synchronisé, on n'y voit aucun faux pas. La rigueur de l'entraînement physique qu'elle s'impose se manifeste dans ses moindres gestes. Les efforts soutenus au gym portent fruit et elle éprouve une grande fierté à afficher des formes parfaites. Elle a développé sa façon bien à elle de confondre les gens. Ils sont si faciles à leurrer, croit-elle. La jeune femme arbore un corps de vingt-neuf ans, mais une âme mature l'habite. Au-delà d'un physique qui fait détourner les regards, sa sagesse en déconcerterait plusieurs. Mais rares sont ceux qui ont la chance de dépasser la barrière charnelle.

« Oui, pas mal de travail ! En particulier ces derniers jours. J'ai l'intention de me reprendre pendant les prochaines semaines ! Rien de prévu, juste de l'imprévu ! » explique Florence pendant que Mathieu s'efforce d'oublier les quelques regards qui sont toujours accrochés à eux.

Elle vient tout juste de terminer un contrat particulièrement lucratif. Dans le domaine du travail autonome, le quotidien suit le rythme des revenus. La discipline fait foi de tout, et la belle blonde l'a compris. Elle a trouvé l'équilibre entre l'argent et la qualité de vie. À preuve, ses achats qui sombrent rarement dans l'extravagant, mais toujours choisis avec soin. Florence adore laisser ses formes voluptueuses se révéler, mais sans excès et avec doigté. Mettre en valeur avec élégance et discrétion, c'est la règle qu'elle se donne. Ses longs cheveux blonds se transforment en arme fatale. Qu'elle les remonte en chignon au sommet de sa tête, ou qu'elle les laisse cascader en boucles sur ses épaules, le résultat fait mouche à tout coup.

« Au fait, comment va ta mère ? Elle n'est pas venue au restaurant depuis un petit bout » demande Mathieu en replaçant le couvert devant sa cliente d'un geste automatique.

« Elle se sent plutôt bien. En fait, je lui ai offert quelques jours dans une charmante auberge en banlieue de Toronto. Elle adore la nature, ça lui fait un bien énorme. Elle n'est de retour que depuis hier, tu vas certainement

la voir arriver cette semaine pour son éternelle salade au chèvre », — elle baisse les bras en signe de capitulation.

Florence et sa mère partagent leur espace vital depuis le divorce de Mégane il y a plus d'un an. Cette épreuve complique la relation entre les deux femmes, de sorte que les rôles semblent inversés. Bien qu'elle est la maman, Mégane peine à retrouver son énergie d'avant la séparation. Les absences fréquentes de Florence pour le travail permettent aux deux copropriétaires de respirer un peu. Même si le condo donne un espace suffisant à chacune d'elles, l'atmosphère s'alourdit graduellement, comme un volcan qui couve, et l'éruption imminente du trop-plein d'émotion est évitée dès que la fille s'éclipse.

Lorsque Mathieu retourne à ses occupations, Florence s'adosse confortablement à la chaise en bois et laisse échapper un long soupir de satisfaction. C'est bon de revenir chez soi, pense-t-elle. Les derniers jours l'ont particulièrement assommée, et son état est lamentable, tant physique que mental. Plus que quelques jours

à ce rythme d'enfer, se rassure-t-elle, le repos bien mérité approche.

La belle blonde balaie du regard la terrasse qui s'offre devant elle, humant le parfum tropical et rêvant d'une vie meilleure. Le grand palmier tout au fond attire son œil vagabond. Juste dessous, elle remarque une brunette qui tape frénétiquement les touches de son clavier d'ordinateur. Comme si elle sentait soudainement ce regard posé sur elle, Gabrielle lève les yeux et croise ceux de Florence. Les deux femmes se saluent discrètement, et chacune retourne à son univers.

3. GEORGES

Sans dire un mot, Georges essaie d'atteindre discrètement la main de Pauline, comme il le tente toujours depuis quelques mois. Ils déambulent ensemble sur la rue Blue Jays, à deux pas du Centre Rogers. Ce secteur grouillant d'activité fait partie des circuits qu'ils affectionnent tout particulièrement lors des journées ensoleillées. Dès que le vent souffle en provenance du lac, cette zone devient moins attrayante, et les piétons accélèrent le rythme comme s'ils essayaient de se sauver de l'agresseur.

Il sent une légère réticence au moment où ses doigts frôlent ceux de sa femme, à peine perceptible. C'est normal, après l'épreuve qu'ils ont traversée dernièrement, Georges s'y attendait un peu. La gracieuse dame n'y laisse rien paraître dans la conversation, et poursuit ses propos nonchalamment, libérant sa main pour replacer une mèche blanche qui tombe sur son front. Cette façon bien à elle de ne jamais montrer ses émotions a toujours

agacé Georges, lui qui, au contraire, ne jure que par les situations claires et limpides.

En réalité, c'était le cœur de son expertise au travail, sa perspicacité ne cessait d'étonner. Il arrivait à décortiquer les dossiers ambigus avec une telle facilité que les juniors en restaient bouche bée. Même dans les échelons supérieurs, Georges était connu pour sa rigueur et il avait su gagner la confiance de tous. C'est une qualité essentielle au sein de « la Force », comme disent les initiés dans le milieu.

Lorsqu'il a pris sa retraite de la GRC il y a six ans, la rumeur courait que sa santé mentale se détériorerait sans les défis et la stimulation du travail. Comment un homme si dévoué à la tâche pourrait-il arriver à combler tout ce temps libre, d'autant plus que les loisirs n'ont jamais eu la cote auprès de Georges. Cette crainte habitait aussi sa femme et sa fille. Dans un élan d'altruisme, elles ont cru bon canaliser cette nouvelle énergie disponible en entraînant Georges, presque de force, dans un changement de vie drastique. Cela ne pourrait que lui profiter, jugeaient-elles, et lui éviterait la morosité

souvent présente après la retraite. Rapidement, le processus s'est enclenché, balayant un quotidien qui avait cours depuis près de quarante ans. La ravissante demeure de London a été vendue. Croyant bénéfique pour Georges de l'éloigner du service d'état-major où il travaillait tous les jours, ils ont donc convenu d'élire domicile à Toronto. La fille du couple, Julianne, était convaincue qu'ils apprécieraient la vie dans son immeuble. Faisant preuve occasionnellement d'un tempérament aussi déterminé que son père, elle avait soulevé une série d'arguments. Elle-même jouissait de cet environnement stimulant depuis plusieurs années, son mari et son jeune fils en toile de fond.

Pauline s'était ralliée à l'idée aussitôt, misant sur le fait que vivre près de sa fille ne pourrait que faciliter le passage des épreuves à venir. Mais cette pensée intérieure n'était connue que d'elle-même. Pauline restait fidèle à ses habitudes de ne partager ses réflexions avec personne.

« Un petit latte au bistro, avant de rentrer au condo, ça te va ma chérie ? » demande

affectueusement Georges alors qu'ils tournent le coin pour prendre l'avenue Spadina.

« Oh ! Oui ! C'est une très bonne idée ! Par contre, je vais opter pour une limonade. Je n'ai pas ton goût inconditionnel pour le café ! Réalises-tu que le mercure frôle trente degrés ? » répond Pauline d'un ton enjoué. Elle adore le bistro et le jeune propriétaire sait la charmer.

Dès qu'ils passent le pas de la porte du resto, Mathieu se dirige vers eux et les accueille chaleureusement.

« Hey ! Bonjour les tourtereaux ! Comment allez-vous ? lance-t-il en les invitant à leur table préférée. Justement, je me demandais pourquoi Julianne n'était pas venue ce matin. Pourtant, elle n'y manque jamais le mercredi. »

« Ah ! Notre Julianne soupera chez-nous ce soir, on en saura plus long ! Si on ne s'éternise pas trop ici. On pourrait y passer la nuit tellement on adore l'endroit ! » blague Georges en serrant la main du propriétaire. Les journées du couple retraité s'écoulent doucement, au rythme de la température et

des saisons. Les cafés d'après-midi deviennent des plaisirs courants maintenant. Et ils donnent l'occasion de socialiser avec les autres visages matures qui viennent au même endroit. Pauline visite son cercle d'amies régulièrement pour des parties de cartes qui s'étirent au gré des discussions sur les enfants et les petits-enfants.

Georges Blackburn rencontre de temps à autre ses anciens collègues, par contre la distance qui le sépare du bureau de la Gendarmerie ne facilite pas les choses. Les courriels s'échangent régulièrement, lui permettant ainsi d'alimenter la nostalgie de la belle époque des enquêtes. Ses nouvelles amitiés avec les retraités du coin ne font pas le poids. Sans l'avouer ouvertement, l'esprit de fraternité lui manque, en particulier la connivence qui existait entre les membres de l'Équipe en œuvre d'art. Certains dossiers complexes exigeaient même une collaboration étroite entre la GRC et la Sûreté du Québec. Ces activités lui ont permis de créer des liens privilégiés avec des gens du domaine des arts, au point où ses goûts se sont raffinés à force de tremper dans

le fascinant monde des œuvres originales.

Tout en sirotant calmement son café, Georges amorce la discussion avec sa femme. Les mains de l'ancien enquêteur tremblent un peu, le dossier le rend nerveux. Des balivernes tout d'abord, et ensuite, il tente une offensive en milieu hostile.

« Ma chérie, parfois j'ai l'impression que tu ne m'as pas encore pardonné. Tu sais à quel point je t'aime, Pauline, n'est-ce pas ? » — le ton de sa voix devient plus faible et s'adoucit.

Pour toute réponse, elle prend une gorgée de limonade, un regard qui fuit vers l'hibiscus rose, puis quelques secondes de silence qui paraissent une éternité.

« Écoute Georges... je préférerais qu'on ne revienne pas là-dessus. En ce qui me concerne, nous avons réglé la situation il y a presque un an maintenant. Le sujet est clos, et je n'ai plus rien à ajouter, tout a été dit. Parlons plutôt de notre belle Julianne qui vient souper ce soir ! J'ai tellement hâte de revoir la petite famille », — elle se redresse sur sa chaise, prête à bondir sur tout sujet pour faire dévier la conversation.

Georges retient un soupir d'agacement. Bien qu'il déteste les situations ambiguës, il n'insiste pas et poursuit.

« Tu as raison, laissons de côté le passé, et regardons vers l'avenir ! C'est fou, on a beau vivre dans le même immeuble qu'eux, les recevoir à souper est une fête ! Comme s'ils habitaient à l'autre bout du pays ! Robin grandit à vue d'œil ! Bientôt, il ira à l'école ! Incroyable ! » lance le mari en prenant la main de sa femme sur la table. Il y met plus de fermeté cette fois — l'offensive porte fruit et elle capitule.

« Ha ! Le petit cœur... il me rend folle de bonheur ! Ils forment tellement une belle famille, tu ne trouves pas », — Pauline en profite pour retirer discrètement sa main et prendre son verre de limonade qu'elle agite doucement avec la tige de plastique.

« Oui, c'est vrai. Ils ont l'air parfaitement heureux ! »

Il garde pour lui la pensée qui lui traverse l'esprit. Avoir l'air heureux et être heureux sont deux notions bien différentes. Les apparences cachent l'essentiel, réfléchit-il en regardant sa femme prendre son verre, tout

sourire.